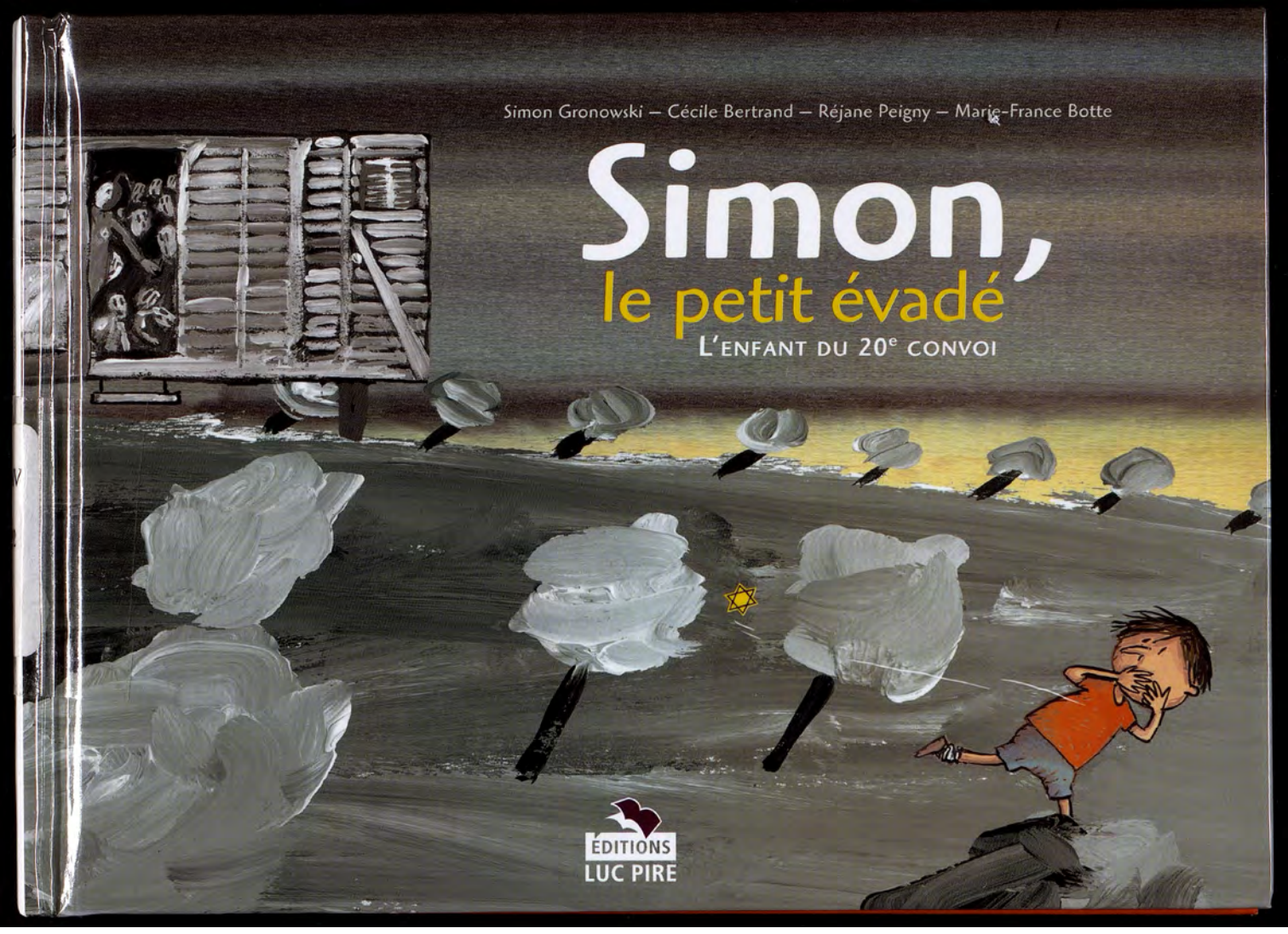


Simon Gronowski — Cécile Bertrand — Réjane Peigny — Marie-France Botte

Simon, le petit évadé

L'ENFANT DU 20^e CONVOI




ÉDITIONS
LUC PIRE

Tu vois, Simon, il
y a du soleil, mais
ce n'est pas pour
nous.



Simon, le petit évadé

L'enfant du 20^e convoi

1234



Simon, le petit évadé

L'enfant du 20^e convoi

Simon Gronowski

Adaptation du texte : Réjane Peigny

Illustrations : Cécile Bertrand

Coordination: Marie-France Botte

© Tournesol conseils SA – éditions Luc Pire
37/39, quai aux Pierres de Taille - 1000 Bruxelles
editions@lucpire.be / www.lucpire.be
Couverture et mise en pages : Olivier Evrard
Imprimerie : Lesaffre
ISBN : 2-87415-496-2
Dépôt légal : D/2005/6840/25



Cet album est une adaptation pour
enfants du livre de Simon Gronowski
L'Enfant du 20^e Convoi (édition revue
et corrigée, 2005).

Simon Gronowski – Cécile Bertrand – Réjane Peigny – Marie-France Botte

Simon, le petit évadé

L'enfant du 20^e convoi



*La perte d'un être cher ne tue pas, sinon le monde serait un désert :
la vie continue et il faut supporter l'insupportable.*

Simon Gronowski

1230, 1231,
1232, 1233,
1234 ...

Avant-propos

Simon, le petit évadé est le témoignage d'un garçon de onze ans ayant survécu à la barbarie nazie.

Le 19 avril 1943, déporté par le 20^e convoi dont la destination était les camps de la mort, il saute du train et s'échappe par miracle.

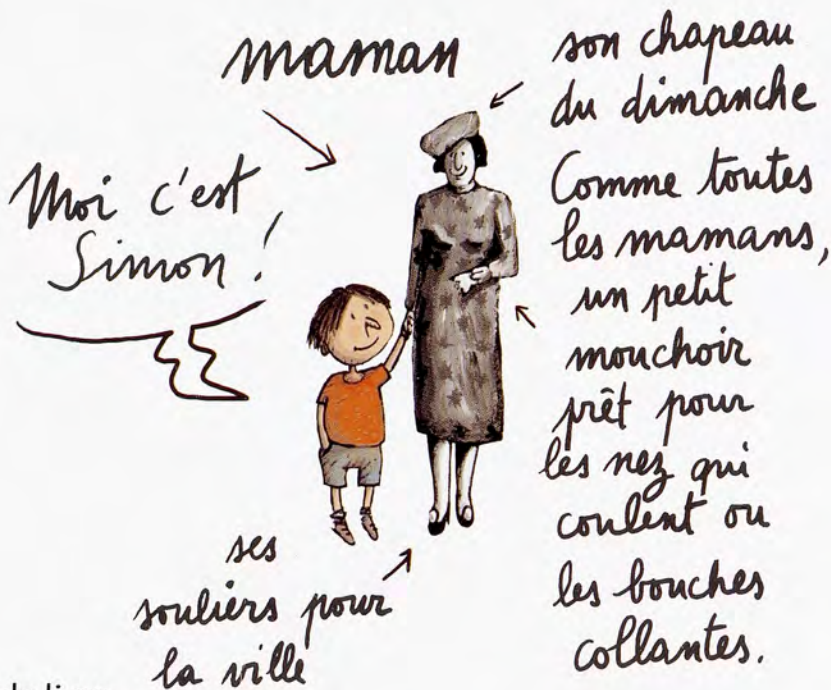
Soixante ans plus tard, nous vous proposons de parcourir cet album et de l'expliquer à vos enfants, petits-enfants et élèves. Aujourd'hui plus que jamais, nous avons un devoir de mémoire et de transmission d'une histoire qui est la nôtre.

L'enfant doit être informé, pour pouvoir faire face au racisme, à l'antisémitisme ou tout simplement à l'exclusion qui, hélas, peuvent se trouver sur sa route, dans la cour de récréation ou dans la rame de métro.

De tout cœur, je souhaite que le petit Simon devienne l'ami des enfants pour que demain, ensemble, nous fassions de notre pays un exemple de démocratie.

CHRISTIAN DUPONT,
Ministre de l'Égalité des Chances

Je m'appelle Simon
et je suis né en 1931.
Quand j'étais petit,
j'adorais aller au cinéma,
jouer au Bois de la Cambre
avec mon chien Bobby
ou imiter ma grande sœur, Ita,
qui avait 7 ans de plus que moi
et qui jouait du piano et lisait plein de livres.
À l'école, j'étais batailleur et, à la maison aussi,
je faisais pas mal de bêtises ! À neuf ans,
j'ai découvert les louveteaux et j'ai adoré ! Je me
suis fait plein d'amis. Mon totem, c'était « Bambi ».





papa

son costume
3 pièces ...
le top du top !

son journal
(même que c'est
LE SOIR)

Ita

ma très
grande sœur,
belle et cultivée
avec ça !



elle a un amoureux !
C'est Jacques ... Quel
veinard celui-là !



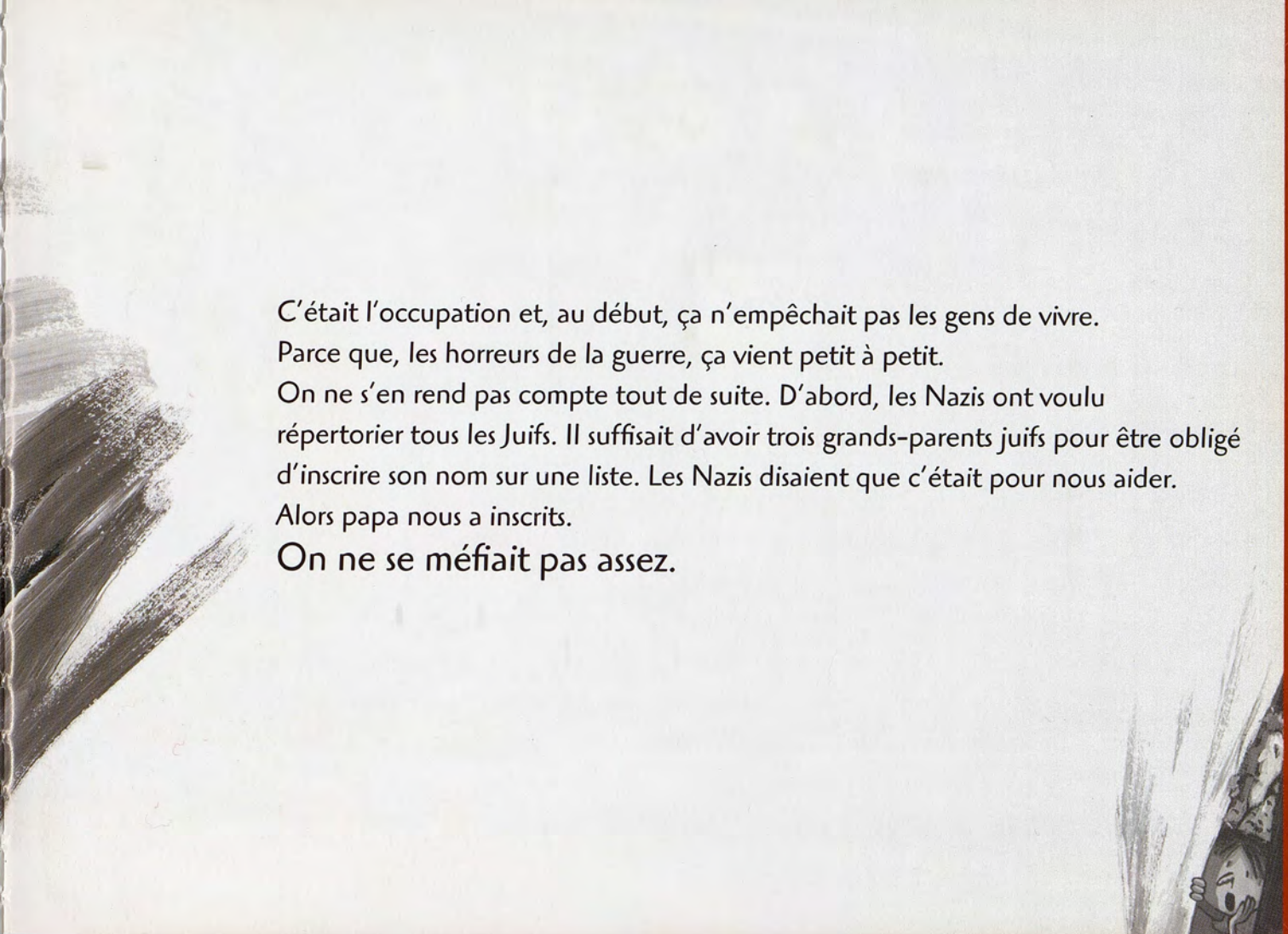


C'est
ici qu'on était
heureux !

En 1940, on a entendu des avions allemands voler au-dessus de Bruxelles. Mon papa m'a expliqué que Hitler, qui avait déjà envahi l'Autriche et la Pologne avec son armée, voulait aussi occuper la Belgique. On a commencé à voir des soldats allemands dans les rues. Ils étaient clients de la boutique de mes parents. Ils étaient plutôt gentils.







C'était l'occupation et, au début, ça n'empêchait pas les gens de vivre.
Parce que, les horreurs de la guerre, ça vient petit à petit.
On ne s'en rend pas compte tout de suite. D'abord, les Nazis ont voulu
répertorier tous les Juifs. Il suffisait d'avoir trois grands-parents juifs pour être obligé
d'inscrire son nom sur une liste. Les Nazis disaient que c'était pour nous aider.
Alors papa nous a inscrits.
On ne se méfiait pas assez.

"Au Sally" !

Le S = Simon (c'est moi !)

le A = Ania (c'est maman)

le L = Léon (c'est papa, 2 L parce qu'il est le plus fort !)

et le Y = Ita (c'est ma sœur, on n'a pas
mis i sinon ça faisait "sali" et ça, les
allemands s'en sont chargé ...)



Quand on s'est rendu compte du danger, il était trop tard :

ils nous avaient obligés à coudre une étoile jaune sur nos vêtements.

Ils avaient décidé de créer des écoles différentes pour les enfants juifs.

Moi, ça ne me faisait pas trop peur. Quand tu es jeune, tu continues de penser à tes copains, à t'amuser. Tu te dis que c'est peut-être normal tout ça, puisque c'est la guerre ! Tu t'habitues un petit peu, ou bien tu ne veux pas croire ce qu'on raconte. Puis, les Nazis nous ont confisqué la radio.

On ne pouvait plus écouter les informations.

Ils ont fermé le magasin...

AU'SALLY



Ils ont commencé à boucler des quartiers et à mener des raffles.
À arrêter des gens juste parce qu'ils étaient juifs...



Des amis scouts nous ont cachés.
On a quitté notre maison, notre jardin,
notre quartier, pour vivre enfermés,
à quatre, dans un trois pièces à Woluwé.
En février 1943, au milieu de l'hiver,
mon père est tombé malade
et a dû rester à l'hôpital.

T'es gentil
mais je ne veux
pas jouer à me
cacher !





Le 17 mars 1943. Il est neuf heures du matin.
On est à table, Maman, Ita et moi. On entend sonner.
La porte de l'appartement s'ouvre. Deux Allemands en civil surgissent.
Ma mère montre ses papiers. Ils demandent où est mon père.
Elle leur dit qu'il est mort. On fait notre valise.
Ils attachent Bobby à la rampe de l'escalier.
Et on les suit...

Papier!

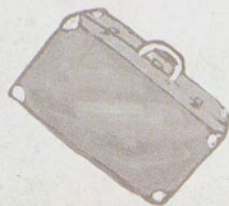


Les policiers nous ont emmenés dans une cave.
Sur les murs, il y avait plein de noms et de dates
qu'avaient gravés d'autres prisonniers, avant nous.

On a passé la nuit là.

Jusqu'au lendemain en fin de journée,
nous n'avons rien reçu, ni à boire ni à manger.

Quand ils nous ont fait quitter cette cave,
nous étions environ 50, tous attrapés en deux jours de rafles.







1.V.1

On nous a fait monter dans un petit camion,
bâché pour que les gens, dans la rue, ne nous voient pas.
Ils nous ont conduits à la Caserne Dossin, à Malines.





Là, on nous a mis en rangs dans l'immense cour intérieure. Chacun avait emporté dans ses bagages ses affaires les plus précieuses : des bijoux, des timbres de ravitaillement, des clés, des photos de famille, des lettres... On devait passer un à un devant une table et leur donner tout ce qu'on avait emporté. Ils fouillaient les chapeaux, décousaient les doublures. Ils hurlaient, et on entendait aussi les cris de ceux qui essayaient de résister.


1230, 1231,
1232, 1233,
1234...

35



1230, 1231
1232, 1233
1234...





Moi, on m'a juste demandé mon nom et on m'a donné un carton avec mon numéro de transport, le 1234, que je devais porter autour du cou. Ma mère avait reçu le n° 1233.

On nous emmena dans la salle n° 18, au 2^e étage.

Ita reçut le n°B274 parce qu'elle avait pu choisir, à 16 ans, de prendre la nationalité belge.

Elle fut emmenée dans une autre salle.

Les autorités et la population savaient que cette caserne était un centre de rassemblement. Mais personne ne savait ce qui se passait à l'intérieur. Des camions arrivaient deux ou trois fois par semaine et, en deux ans, 25 000 personnes, des Juifs mais aussi des Tziganes, y séjournèrent avant d'être déportées.

C'était une salle d'attente avant la mort.

Mais on ne voulait pas le croire :

il nous semblait impossible que l'on fasse tant de mal à tant de gens à la fois !





Notre salle comptait cent couchettes superposées. Pas de WC, juste des trous. Une casserole d'eau chaude servait aussi bien de soupe que de café. On nous donnait un peu de pain. Les plus chanceux recevaient des colis de leurs amis. On devait se présenter à l'appel, de nuit comme de jour, sous la surveillance de SS qui avaient une cravache à la main ou un pistolet à la ceinture. Moi, j'étais déjà heureux de ne pas être séparé de ma mère et de ma sœur. Avec quelques copains, nous nous entraîinions à nous évader en sautant de la couchette supérieure...

On est resté là un mois.

Puis, des rumeurs ont parlé d'un prochain départ. Un dimanche, on nous a dit que nous partions pour un camp de travail, à l'Est.

1234



On a fait la queue longtemps, avec ma mère.
Ma sœur, accoudée à sa fenêtre, nous regardait.
On ne déportait pas encore les Belges.

Quand ils ont appelé nos numéros, on est monté
dans un wagon. À l'intérieur, de la paille.
La porte s'est refermée. On était 50 prisonniers.
Le verrou a claqué.

Nous avons attendu plusieurs heures
avant que le train ne démarre. C'était le 19 avril...
Mon père, ce jour-là, avait tout juste 45 ans.







J'ai fini par m'endormir.
Pendant mon sommeil, des prisonniers
ont réussi à forcer la porte de notre wagon.
Et quand ma mère m'a réveillé,
elle était grand ouverte !

Ma mère m'a dit : *Saute !*

Elle m'a lâché.

J'ai sauté...

J'attendais ma mère,
quand j'ai entendu que le train s'arrêtait tout à fait.
Puis, des cris en allemand et des coups de feu.





Si j'avais su que maman ne sauterait pas,
je serais certainement resté avec elle...







J'ai couru. Toute la nuit.





Madame, j'ai
joué avec des
enfants près d'ici,
je me suis perdu,
je dois rentrer
à Bruxelles chez
mon père.

Le matin, tout crotté, je suis arrivé dans un village
et j'ai sonné à une porte. La dame qui m'a ouvert
m'a conduit chez le garde champêtre, qui m'a conduit
chez le gendarme, Jean Aerts.



Il avait entendu parler d'un incident avec le train des Juifs et il a deviné.
J'ai eu très très peur. Qu'allait-il faire de moi ?



Je sais tout, tu étais
dans le train des Juifs,
tu t'es échappé, mais tu
ne dois pas avoir peur,
je ne te dénoncerai pas



Jean Aerts et sa femme ont proposé de me cacher.
Mais je voulais à tout prix retourner chez mon père.



Alors, il m'a conduit à vélo à la gare.

Je redécouvrais le ciel, les champs, les arbres, la liberté.

D'autres personnes ont sauté du même wagon que moi,
mais ils ont eu moins de chance...

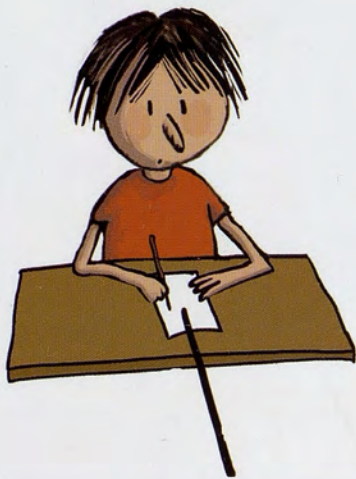
Je dois la vie à ceux qui ont ouvert la porte du wagon,
à cette dame qui n'a pas refermé la sienne, à ce gendarme...
Chacun a trouvé le courage de faire un petit geste,
en risquant sa vie, et ce sont tous ces petits gestes qui,
mis ensemble, m'ont sauvé !





Après, j'ai vécu caché dans deux familles.
J'ai lu, aidé au ménage, étudié... Seul.
Pendant presque un an et demi.





Je n'ai revu mon père que trois fois.
On s'écrivait beaucoup. Il me parlait de l'espoir
de vivre à nouveau, un jour, à quatre, réunis.
Mais la guerre n'était pas finie.

Ita est partie de Dossin après y avoir passé 6 mois.
Dans une de ses dernières lettres, elle demandait
des vêtements d'hiver pour aller travailler en Hollande !
Elle gardait encore espoir. Son malheur, écrivait-elle,
était de partir seule...

Cher petit papa.
Au moment où je t'écris, le
porte marche et j'entends que
ça va très bien. Dix divisions
allemandes sont en déroute près...

Puis il y a eu la libération. Enfin !

Chacun ne pensait qu'à faire la fête !

J'ai pu rejoindre mon père.

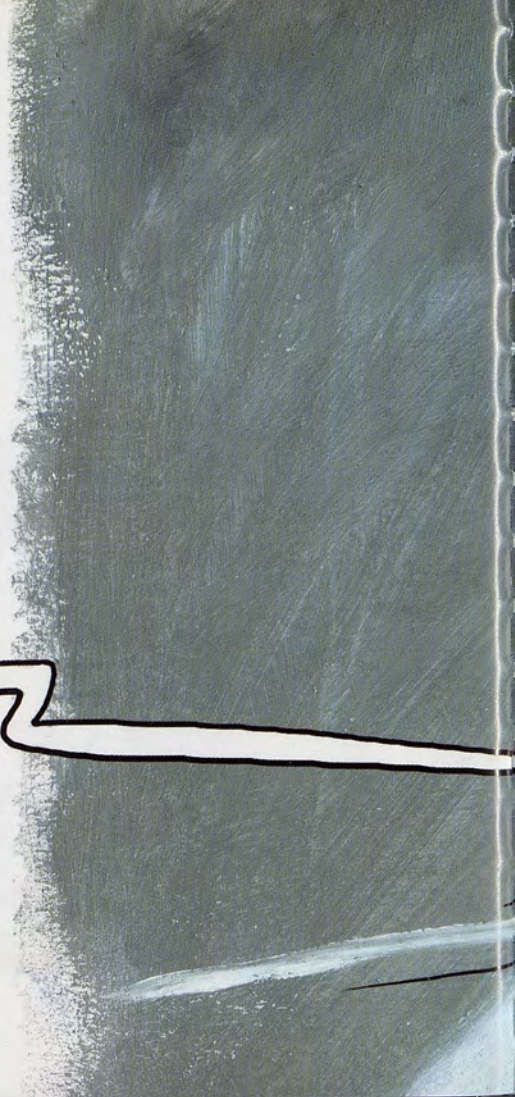
Tous les deux, nous attendions ma mère et ma sœur.

La radio a très vite parlé de camps de concentration.

On découvrait l'existence des chambres à gaz.

Le 9 juillet, mon père mourait,
dans sa maison d'Etterbeek,
sans avoir reçu de nouvelles.

Papa !



Maman est morte le 22 avril 1943,
et Ita le 22 septembre 1943,
deux jours avant son 19^e anniversaire.

Elles ont toutes les deux été gazées dès leur arrivée au camp...



Aujourd'hui, je suis grand-père et mes petits-fils ont l'âge que j'avais quand j'ai sauté du train. Je vois tous les jours dans le monde des signes d'intolérance.

Partout, même chez nous,
l'homme semble avoir peur de l'autre,
de la différence, alors que là se trouve
la richesse de l'humanité.



Si je raconte mon histoire, c'est pour montrer le danger de l'indifférence.
C'est pour qu'on reste vigilant, qu'on ne dise plus qu'on ne savait pas,
que c'est impossible, que cela ne nous concerne pas ou que l'on n'y peut rien !

Un geste d'exclusion par ci, une interdiction par là... La guerre n'est pas une
sorte de monstre préfabriqué qui vous tombe dessus soudain sans que rien ne l'annonce !
L'horreur est souvent l'accumulation d'une multitude de petites choses, sournoises.

Heureusement, un geste de solidarité peut beaucoup, aussi :
« Celui qui sauve une vie sauve l'humanité entière » dit le Talmud.



Papou, tu as
bien fait de
sauter du
train!



Simon, le petit évadé

L'ENFANT DU 20^e CONVOI



Quand, en 1940, Simon entend pour la première fois les avions allemands survoler Bruxelles, c'est encore un petit garçon comme tous les autres ! Mais la guerre va bien vite se révéler dans toute son horreur. D'origine juive, Simon est emmené en train vers les camps de la mort. Par chance, il saute du wagon et s'échappe... Soixante ans plus tard, il raconte son histoire à ses petits-enfants. Pour montrer le danger de l'indifférence. Pour qu'ils restent vigilants. Pour que personne ne dise plus « on ne savait pas », « c'est impossible », « cela ne nous concerne pas » ou « on n'y peut rien » ! Car, heureusement, un geste de solidarité peut beaucoup. « Celui qui sauve une vie, sauve l'humanité entière » dit le Talmud.

Partager avec les enfants la lecture de l'histoire réelle de Simon, c'est pour les adultes (parents, grands-parents, enseignants...) l'occasion de leur parler de notre Histoire ; c'est les informer et les inviter à réfléchir ; c'est les aider à réagir face au racisme et à l'antisémitisme ou simplement à l'exclusion qu'ils rencontreront – hélas ! – sur leur route.

Docteur en droit de l'Université Libre de Bruxelles, avocat au barreau de Bruxelles depuis 1954, pianiste de jazz, Simon Gronowski est à présent père et grand-père. Il vient d'être élu, le 4 août 2005, président de l'Union des Déportés Juifs de Belgique, Filles et Fils de la Déportation.

Simon Gronowski
ADAPTATION DU TEXTE : Réjane Peigny
ILLUSTRATIONS : Cécile Bertrand
COORDINATION : Marie-France Botte

Avec le soutien de la Fondation
pour le Judaïsme Belge



nashuatec
Total Document Solutions




Clinique Antoine Depage

Avec le soutien de Maxim
et Susan Herbach,
de Natan Ramet,
de Liliane HALEVY
et Armand Broder

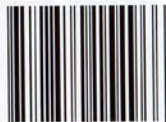


Avec le soutien du Comité de
Coordination des Organisations
Juives de Belgique (CCOJB)


**ÉDITIONS
LUC PIRE**
www.lucpire.be

 716 006.2

ISBN 2-87415-496-2



9 782874 154966